

À PROPOS DE LA BAISSSE DES TAUX D'INTÉRÊT MINIMAUX DU DEUXIÈME PILIER (III)

Les « défenses » du capital

Face à la baisse tendancielle du taux de profit, le capital dispose de plusieurs moyens qui se chevauchent partiellement; ils freinent la tendance sans pourtant l'éviter. Ils sont de plusieurs ordres.

1. L'augmentation de l'exploitation pour obtenir une masse de plus-value plus grande. Cela a été fortement utilisé ces dernières années et s'est manifesté par une précarisation extrême des rapports de travail et du travail lui-même (temps partiels, embauches limitées dans le temps, blocage des salaires, licenciements massifs, attaques aux acquis sociaux, etc.) Dès les années 70, le compromis social a explosé et laissé la place à une intensification de la lutte de classe menée d'en haut, au nom des actionnaires.

2. Les « spéculations » de tous ordres, en particulier la spéculation boursière. Les années d'or boursières, de 1980 à 2000, ont montré que la destruction de capital est précédée/accompagnée d'une spéculation effrénée. Les capitaux surabondants prennent d'assaut les objets financiers jugés les plus rentables, ou ayant des perspectives « porteuses », et les valeurs que la Bourse leur attribue semblent devoir grimper sans limite. On assiste alors à une « ruée vers l'or » complètement irrationnelle¹, que certains jugent asystémique, c'est-à-dire sans lien avec la mécanique de base capitaliste estimée saine. Aussi « irrationnel » soit-il, ce processus découle pourtant directement du système, il lui est indispensable. C'est ainsi que le capital se défend contre son autodestruction. Mais, dans le cas d'espèce, le remède est à terme pire que le mal, parce qu'il rend ce dernier encore plus destructeur. Il accentue et prolonge la suraccumulation que les salariés ont déjà tant de peine à nourrir en profit.

3. Lorsque l'exploitation est extrême, que la spéculation implose, il ne reste plus qu'à détruire du capital. Les vraies crises économiques jouent ce rôle. Les Bourses chutent, les faillites se multiplient, tout le monde cherche à vendre ses actions à n'importe quel prix. Les groupes industriels apparemment les plus solides s'écroulent (Vivendi, l'empire médiatique Kirch). Le chômage augmente, les travailleurs qui ont encore un emploi s'accrochent et souvent acceptent des sacrifices supplémentaires. L'Etat pare au plus pressé. Parfois il est appelé à la rescousse, on lui demande de s'endetter pour soutenir l'activité (keynésianisme), de soutenir la monnaie ou les symboles économiques (Swissair en était un, il est devenu Swiss; les Américains ont longuement soutenu leurs banques ou leurs fabricants d'avions).

Spéculation boursière et 2^e pilier

S'il n'est pas alimenté en profit le capital n'existe pas. Il arrive nécessairement un moment où la mécanique se grippe, où toutes les défenses sont inopérantes, où il faut simplement constater que la richesse subodorée existante n'est en réalité qu'un leurre, parce que ne correspondant pas à une véritable activité sociale qui, seule, peut « rapporter ».

Pendant 20 ans, les fonds du 2^e pilier ont surfé sur la vague spéculative. Ils l'ont accompagnée et prolongée. Certains, dans les rangs des salariés, ne se sont pas privés de soutenir cette spéculation en prétendant que les résultats financiers boursiers seraient utilisés « à des fins sociales »... comme si on pouvait rendre social quelque chose qui ne l'est pas ! Tomber dans un tel raisonnement justifierait tous les chauvinismes : si le fruit de l'exploitation est utilisé socialement, on peut exploiter sans limite, et quand il n'y a plus rien à exploiter chez nous, il faut aller le faire ailleurs ! Ce serait pour « une bonne cause » ! C'est ce qui a été fait dans le tiers-monde, sans scrupule. Et, depuis les années 90, il faut ajouter les pays de l'Est européen au tiers-monde. Pratiquement toutes les entreprises rentables sont aujourd'hui en mains occidentales². De plus, avec de tels raisonnements, on trouve « normale » la libre circulation des capitaux, mais « anormale » la libre circulation des personnes, et on s'attaque aux réfugiés, tant politiques qui fuient des tyrans, qu'économiques qui fuient la misère.

Un processus inéluctable

En dehors de ces considérations morales, le problème de fond subsiste cependant : lorsqu'il y a surabondance de capital par rapport à l'activité sociale réelle, il

faut en détruire parce qu'il ne peut plus être suffisamment alimenté en profit. Le capital se nourrit en effet de l'activité sociale réelle.

Le processus de néantisation de capital n'est pas seulement aveugle, au sens où il n'épargne personne (par exemple il n'épargne pas le 2^e pilier contre les autres capitaux). En plus, il est aussi sélectif : les plus forts survivent, les autres doivent s'écraiser et, à terme, les « collectivités » devront réparer les pots cassés en reportant sur les services sociaux les charges que les capitaux détruits ne pourront plus endosser.

En effet, ce processus est inéluctable. Lorsque Gaston, comme tous ses congénères salariés, masculins ou féminins, est forcé de non seulement fournir le surtravail qui rentabilisera 10 000 ou 20 000 francs, mais qu'il sera chargé de rentabiliser 100 000, 200 000 ou 300 000 francs, des limites « physiques » surviennent. Elles sont aujourd'hui atteintes, malgré l'exportation massive de capitaux. La banqueroute argentine sera suivie de beaucoup d'autres, dans d'autres pays, pas seulement au tiers-monde. Et la méthode Coué, qui consiste à répéter que la reprise est au bout du tunnel, ne servira pas éternellement. Certes, l'économie aura des rebonds, mais de moins en moins haut.

Christian Tirefort



Photo Archives

1. Le Nasdaq, la Bourse des valeurs technologiques, appelée la « nouvelle économie », a grimpé d'une manière fulgurante de sa création au milieu 2000. On a vu alors des entreprises dont la valeur a tellement grimpé qu'il aurait fallu 1000 ans de bénéfices (ratio 1/1000) pour en rembourser le capital, alors qu'on estime un ratio de 1/50 déjà extrême.
2. Le niveau de vie dans ces pays a massivement baissé. Le chômage y prend des proportions effrayantes. La misère des vieux est sans espoir. Les bons produits industriels ont été vendus à l'étranger. Pendant ce temps une faible couche sociale aux pratiques mafieuses profite sans scrupule et s'enrichit.